

soldat, Brienc ; tu as été valet de ferme, Julien ; vous avez travaillé dur, mes filles ; je t'ai tourmentée pour être économe, ma femme. Tu n'as pas eu de belles noces, Mariette ; mais j'ai acheté la Grainée-en-Bois et la ferme du Genevrier ; j'ai défriché, j'ai bâti ; j'ai placé sur hypothèques ; j'ai fait argent de tout. A partir de Joseph et de moi, jusqu'au jour d'aujourd'hui, ce que chacun de nous a coûté ou rapporté, je l'ai fait ranger par écrit sur ces papiers. M. le notaire a tenu compte des intérêts de l'argent, comme du travail d'un chacun. Deux grands lots, *Joseph et Gervais*, ont été faits d'abord, et puis cinq autres avec le lot *Gervais*. Voilà, mes gars, pourquoi, depuis sept ans, votre père n'est qu'un ladre, un pingre, un avare, un grigou...

— Assez ! assez ! interrompirent tous les Roverin, tandis que Mathurin Gillet et Morgan félicitaient le père de famille de son ordre et de son énergique économie.

Mais Pierre-Paul ne pouvait se résigner à accepter tant de sacrifices ; aussi, à défaut de bonnes raisons, en fit-il valoir de fort médiocres qu'il présenta sous un jour assez spécieux.

Il dit, par exemple, qu'ayant été traité comme un fils, il ne devait pas accepter la moitié du bien ; il parla des avantages de la prescription ; il demanda le maintien de la communauté sous la direction de son oncle seul ; il protesta contre le partage ; il supposa que son père, au lieu de mourir pauvre, se fût enrichi à Paris : en ce cas, nul n'aurait songé à lui rendre les comptes que l'on faisait...

— Et nous aurions eu tort ! interrompit le tenace Gervais. Riche ou non, la moitié du Moire revenait à mon frère Joseph ! Trop de paroles ! mon gars ! Car à la fin faut-il donc que je le dise ici, moi ! tu n'as pas le droit d'avoir une volonté ! Pierre-Paul, si tu oublies que tu as une sœur, je ne l'oublie pas !... Tu m'obliges à parler d'elle, j'en parlerai donc !...

Gervais soupira, rougit et fit un geste de regret.

Le jeune père avait baissé la tête.

— Mes enfants ! reprit le paysan avec amertume, j'ai peut-être une grosse faute à me reprocher !... Voici déjà pas mal de temps que mes nuits sont troublées rapport à sa sœur Clarisse. Elle n'est pas majeure aujourd'hui, celle-là ! Et Paris ! Paris ! — Corentine vous l'a dit assez souvent, l'histoire de Joseph et celle de Jeanne-Marcelle nous l'ont trop prouvé, — Paris est un endroit de malheur ! Si la fille de mon

frère était morte de misère ou vivait misérable à Paris, tenez ! je ne m'en consolerais de ma vie ! j'en mourrais de chagrin ! Je ne voulais dire cela qu'à Pierre-Paul tout seul !... mais... mais... Oh ! je veux savoir ce qu'elle est devenue ; ça me presse !...

Une émotion extrême s'empara du père Gervais, que le notaire essayait en vain de calmer, quand Corentine alla lui prendre la main.

— J'ai vu, dit-elle, avec quel soin est entretenu le tombeau de sa mère dans un grand cimetière de Paris ; je vous ai dit tout cela, Gervais, dans le temps...

— Oui, dans le temps !... Mais tel est riche aujourd'hui qui sera pauvre demain... et voici plus de cinq ans de votre dernier voyage à Paris.

— Voisin, ajouta Corentine, votre nièce ne vous a jamais écrit ; c'est là un grand tort à mes yeux.

A ces mots, repoussant Corentine avec colère, Gervais proféra un gros juron contrairement à ses habitudes, et ajouta d'une voix tonnante :

— Voilà une méchante parole, une parole de perdition et de damnation, voisine... une parole qui m'a rendu injuste encore une fois. Le péché n'en est pas à moi seul : vous en avez, vous, plus de moitié sur la conscience. Et tant pis pour vous, Corentine, puisque vous y retombez, je m'en décharge ici, à la fin des fins...

Jacques Morgan s'avancait à son tour d'un air menaçant, Tanguy le suivait ; la scène jusqu'alors si digne d'éloges allait dégénérer en querelle, lorsque Corentine, s'interposant, dit d'une voix émue :

— La paix entre vous, au nom du Ciel ! Gervais a raison ! qu'il me fasse ses reproches, si ça peut le soulager !... Laissez-le dire jusqu'au bout ; je lui répondrai en femme de bien !...

Les Morgan s'arrêtèrent.

XXXVI.

LES PARTAGES.

Le tumulte qui avait suivi la véhémence apostrophe de Gervais prit fin sans que les membres les plus considérables de la réunion, tels que le maire Mathurin Gillet et le notaire de Saint-Loup, eussent eu besoin d'intervenir.

L'admirable candeur, la douce fermeté de Corentine, avaient désarmé Gervais, qui lui fit publiquement des excuses.

— Quand je ne voulais point parler ici de ma nièce Clarisse, dit-il ensuite, j'avais une bonne idée ; et sans ce petit obstiné de Pierre-Paul, on ne m'aurait pas vu perdre patience, comme un vieil enragé que je suis depuis deux ou trois mois.

— N'ayez point de regrets, voisin, car vous venez de me tirer une grosse épine du cœur.

— Moi !... et comment ça ?

— En m'apprenant enfin pourquoi vous m'avez rudoyé dans ces derniers temps, — bien à tort d'une façon, puisque vous avez pu me croire intéressée et capable, par amitié pour ma petite Marcelle, de vous laisser oublier exprès votre nièce Clarisse, afin que la part de Pierre-Paul fût plus grosse. C'était injuste, mon ami ; mais je suis contente, car j'avais craint autre chose.

Gervais rougit d'avoir osé soupçonner Corentine d'un calcul peu généreux, — calcul bien fait, du reste, pour germer dans le cerveau d'un vieux paysan cauteleux, défiant et rusé comme lui.

Le notaire souriait en établissant un parallèle entre la scrupuleuse honnêteté de Gervais et ce qu'il y avait de tortueux dans les pensées qu'il prêtait à Corentine, en dépit de sa propre droiture. Le caractère du paysan se révélait là sous son double aspect : l'on y voyait à la fois la face et le revers, matière intéressante pour un observateur, et, par profession, le notaire devait l'être.

Intérieurement, Pierre-Paul était ravi, malgré la part qu'il prenait aux regrets de son oncle. — Il pénétrait à la fois les sentiments de Gervais et ceux de Corentine ; il en concluait que son amour pour Marcelle avait toujours leur adhésion, et il était trop profondément épris pour que cette découverte ne le remplit point de joie.

Morgan, son fils Tanguy et quelques-uns de leurs parents, échangeaient cependant des propos assez durs pour le bonhomme Roverin.

— Ah ça ! depuis quand ma femme est-elle chargée de la conscience des autres ?... De quoi se mêle le voisin, quand il s'en prend à elle de ce qu'il a fait de travers ?

— Est-ce la faute à ma mère, s'il a oublié sa nièce ?

— Qu'il pense davantage à ses affaires et un peu moins aux nôtres !

Gervais entendit, et loin de se fâcher :

— Oui, oui ! fit-il, j'aurais dû être mieux avi-

sé, j'en conviens !... Je m'en confesse, *corepus drôle !* Et voici ! Je voulais avoir le temps de rétablir le bien de mes enfants à moi ; l'âge de Pierre-Paul me convenait. — « Avant qu'il soit majeur, j'aurai tout arrangé comme il faut, » me disais-je. — Ah ! ma pauvre nièce Clarisse ! Loin des yeux, loin du cœur, elle a vécu loin de moi, je ne la connais pas, je ne puis l'aimer... J'aimais Pierre-Paul, au contraire, et mon cœur me menait avant l'amour de la justice.

— Calme-toi, mon homme, dit la Gervaise, tu n'y mettais pas de malice, pas vrai ?...

— Si ! sans connaître ma nièce Clarisse, je la traitais de fière ou d'ingrate souventes fois ! Je lui faisais reproche, à part moi, de rougir de son oncle et de son frère le paysan !...

— Vous étiez de bonne foi, dit Corentine venant en aide à la Gervaise ; c'est la coutume au village d'avoir de semblables idées à l'égard des gens des villes, et l'on ne se trompe pas la moitié du temps.

— Eh dà ! l'autre moitié !...

— Voilà pourquoi tout à l'heure j'ai donné raison à votre colère contre moi. Nous devons tous espérer que la sœur de Pierre-Paul n'est ni orgueilleuse ni méprisante.

— A la bonne heure !... dit Gervais en soupirant ; dam ! quand on est malcontent de soi, on en veut un brin à tout le monde... Il n'y a de saints qu'en paradis... J'avais la manie de m'en prendre à vous, Corentine, et à mon pauvre Pierre-Paul, qui avait bien assez de ses chagrins, et ça précisément à cause du cas particulier que je fais de vous deux ; et puis, j'y mélangeais la souvenance de la *piotote* Marcelle Durantais, vu que le diable est malin...

Cette dernière parenthèse acheva de dissiper la mauvaise humeur des Morgan, et d'autant plus que le vieux ajouta :

— En vraie vérité, voisine, rien au monde ne vous obligeait à me crier : « Prenez-y garde, père Gervais, ce n'est pas à la majorité de Pierre-Paul, c'est à la majorité de Clarisse qu'il faut rendre vos comptes ! »

— Pardonnez-moi, voisin, l'amitié que j'ai pour vous et pour toute votre famille m'y aurait obligée, et, si j'avais eu cette pensée, je vous jure sur ma foi de chrétienne que je vous aurais averti.

— Merci, ... je vous crois ; et j'ai tort par une raison de plus.

— Assez ! Gervais, assez ! interrompirent tous les Morgan à la fois.

Mais le tenace paysan ne jugea point à propos d'en finir :

— J'aurais dû aller à Paris, moi, s'écria-t-il, puisque l'homme du cimetière n'écrivait pas !... J'aurais dû tirer au clair par moi-même ce qu'était devenu la fille de mon frère, sans m'en fier tout bêtement à M. de Beauval. J'ai perdu là plus de cinq ans par ma faute !—Ma nièce Clarisse ne nous a jamais écrit... Eh ! mon Dieu ! sait-elle seulement que nous vivons ? sait-elle où nous demeurons ? sait-elle qui nous sommes ? A qui s'en prendre, à elle ou bien à nous-mêmes ? Joseph aurait écrit le premier, sans doute, s'il avait pu vivre ici quelques jours. S'il n'était pas mort avant de s'être suffisamment expliqué, j'aurais écrit, moi. Sa lettre ou la mienne ont été attendues à Paris, et nous autres, à notre tour, on nous traite peut-être bien d'ingrats et d'oubliés, dans la famille où la pauvre orpheline a été recueillie par charité !...

De suppositions en suppositions, le vieux Gervais, comme on le voit, touchait la vérité ; chacun le sentit.

— Oui, ceci est bien possible ! disaient les indifférents.

Le cœur de Pierre-Paul se serrait ; au mot de charité tous les enfants Roverin furent saisis d'une sorte de honte.

— Par charité, répéta la vieille Bernarde d'une voix aigre, et non pas autrement, c'est bien clair ! mon doux Jésus ! une Roverin ! notre fille aînée...

L'effet de cette parole de la fidèle servante fut tel que la vague sympathie qu'on portait à la sœur de Pierre-Paul se transforma tout à coup en un sentiment d'intérêt puissant. Il semblait que l'honneur de la maison fût compromis par la situation fautive et précaire où pouvait se trouver à Paris la fille du frère aîné.

— Vous voici tous de mon opinion à cette heure, reprit Gervais avec émotion, vous voici tous éprouvant ce que j'éprouvais dans ces temps-ci en relisant les mémoires du malheureux Joseph :— « Il avait d'abord le projet de nous amener sa fille. » C'est bien certain, ça ! Eh bien ! si la protectrice de Clarisse est morte, si Clarisse est là-bas, dans la grande ville, sans parents, sans amis, sans argent, chassée de la maison de sa bienfaitrice par des héritiers jaloux... elle mendierait sa vie pendant que nous vivons ici sur son bien...

— O ma sœur ! ma pauvre sœur ! s'écria Pierre-Paul.

Plantiau poussa un gémissement plaintif.

La Bernarde, du pan de son tablier, essuya ses yeux rougis.

Alors Corentine s'avança d'un air inspiré :

— Non ! non ! s'écria-t-elle, jamais la Providence n'abandonne les enfants de l'homme de bien ! C'est dans l'Écriture-Sainte. Reprenez donc courage, Gervais ! Ce que vous avez fait depuis seize ans pour Pierre-Paul et ce que vous faites aujourd'hui mérite récompense devant Dieu ! Ayez confiance ! Votre nièce Clarisse vit honnêtement, elle n'est pas misérable et son frère la retrouvera !

— Vous croyez ? murmura Gervais avec une crédulité naïve.

— J'en suis sûre ! mon cœur me le dit, s'écria la Bretonne, dont l'accent énergique pénétra toutes les âmes.

Chacun répéta ses paroles, — Pierre-Paul plus fort que personne, — en sorte que Gervais, redevenu calme, ne tarda pas à retrouver son plus malicieux sourire pour dire à la Bernarde :

— M'est avis, l'ancienne, que, depuis sept ans, j'ai bien gagné le droit de fumer ma vieille pipe.

La Bernarde s'avança en tremblottant.

D'une main, elle présentait à son maître le fourneau de terre noire garni de cuivre et déjà bourré de tabac, de l'autre un petit morceau de braise au bout d'une pince en fil de laiton.

— Avec votre permission, monsieur le maire, dit le bonhomme, pendant que vous lirez les paperasses.

— Mon ami, répondit le notaire, fumez, je vous en prie, je n'aurai de ma vie senti meilleur parfum.

— Voilà, saperdienne ! qui est bien dit, s'écria le maire Mathurin Gillet dit Lebleu.

Et la vieille pipe, après sept ans d'inaction, fut allumée à la satisfaction générale.

— Moi, dit Blaise Cordon, pour le prix de vertu, je ne me priverais pas de ma tabatière pendant sept jours.

Sur quoi il se bourra le nez d'une énorme prise qu'il savoura lentement ; puis s'adressant à Jérôme-Gillet :

— *O fortunatos nimium!*... dit-il.

— Je ne sais pas le latin, interrompit le fermier de la Grainée-sur-Coëson.

— J'allais dire, continua le maître d'école, que Paris a bien son bon côté, malgré toutes ces belles histoires, Joseph Roverin n'y a pas eu de chance, c'est vrai ; mais qu'est-ce que ça prouve ? Comparaison n'est pas raison, un exemple n'est pas une règle... Et, s'il me fallait citer, moi, des gens du canton qui font très bien leurs affaires à la ville, je ne serais pas embarrassé. Tenez, parlons des domestiques ; à la campagne, ils vivent à leur aise, côte-à-côte avec les maîtres, mais quels gages ! Qu'est-ce qu'ils amassent ? Qu'ont-ils pour leurs vieux jours ?

— M'est avis, dit Jérôme, que nos serviteurs sont de la famille ; nous ne les chassons pas quand ils ont fini leur temps, nous les faisons servir à leur tour... Voyez la Bernarde !

— Elle n'a jamais mis un sou à la Caisse d'épargnes, reprit Blaise, tandis que Toinon, la fille au père Gilles Carbondard...

— Eh bien ?

— Elle a cent écus de rente économisés sur ses gages à Paris.

— De rente ? répéta Jérôme.

— J'ai lu sa lettre à son frère.

— Eh bien morbleu ! s'écria M. le maire, vous avez lu la lettre d'une voleuse. Savez-vous ce que c'est que l'anse du panier ?...

— Mais... fit Blaise Cordon, l'anse tout le monde en a entendu parler... c'est le bénéfice des cuisinières.

— Non ! c'est la morale de Paris, répartit le vieux puritain. Cent écus de rente ! A-t-elle soixante-ans, votre Toinon ?

— Du tout elle n'en a pas trente.

— Regardez la Bernarde, Blaise, et prenez du tabac, dit le maire en allant féliciter Corentine de tout ce qu'elle avait dit et fait durant la séance.

Quant à la Bernarde, elle ne reprit pas son poste dans la cheminée sans avoir serré entre ses mains décharnées la main de son maître, dont elle avait partagé toutes les émotions :

— Cette Corentine est une bonne et honnête femme, dit-elle, mais elle ne vaut pas mieux que vous, mon petit Gervais. Le jour d'aujourd'hui comptera au Moire, mon doux Seigneur !... et pour ce qui est de notre aînée, Mademoiselle Clarisse, tenez ! je n'ai plus peur... foi de Bernarde, je n'ai plus peur du tout !

— Merci ! dit Gervais en serrant à son tour les mains de la vieille fille.

Plantiau en grogna de plaisir.

La Gervaise, ses fils et ses filles, servaient du cidre à leurs invités.

Blaise Cordon, toujours prêt à boire, porta la santé de son cher élève Pierre-Paul, l'espoir du canton, le héros du jour, selon lui.

Ce fut à qui trinquerait.

— Buons à la santé de Gervais ! dit Jacques Morgan, nous aurons bu à celle d'un honnête homme qui mérite l'estime et le respect de tout le bourg de Saint-Loup.

— Approuvé, morbleu ! approuvé ! disait M. le maire.

— Moi, riposta l'oncle Gervais, je répondrai par vos santés à vous, Morgan, et à votre brave Corentine. Vous êtes de solides amis sans rancune.

— Tout doux, répartit Jacques Morgan, nous avons meilleure mémoire que ça. Je n'ai pas oublié votre proposition à Corentine, le jour de votre rencontre proche la Petite-Plorée. Vous passiez déjà pour un ladre fieffé, vous ne fumiez déjà plus, vous économisiez liard sur liard, et, nous croyant dans l'embarras, vous nous ouvriez votre sac...

— Assez causé, suffit !

— Non ! saprédié ! c'est le jour aux explications, je veux m'expliquer aussi, *core pus drôle!* Et tenez ! si je m'étais fâché trop fort tout à l'heure, j'en aurais le cœur gros à présent.

— Remercions donc votre Corentine, qui a la sagesse d'un docteur et le parler d'un ange.

La Gervaise à ces mots embrassa Corentine sur les deux joues.

— Jésus, mon Dieu ! quel beau jour de bénédiction ! fit dans son coin la vieille Bernarde.

Tandis que les parents fraternisaient ainsi et serraient plus étroitement les liens d'amitié qui unissaient le Moire à La Plantelle, les jeunes gens entouraient Pierre-Paul.

Renée, Tanguy, Périne, Julien et Denise, tous à la fois, sans s'être concertés, s'avançaient le verre plein :

— A Marcelle ! à sa promise !... à sa petite femme qu'il va revoir bientôt !... à notre amie à tous !...

— A Marcelle ! dit Pierre-Paul avec un accent de bonheur.

Un voix de femme domina la rumeur générale ; toutes les conversations partielles furent interrompues.

A la famille Roverin !

Ce fut le toast de Corentine, et le dernier.

mais Gervais le compléta en ajoutant sans tristesse et même avec rondeur :

— Sans excepter Clarisse notre Parisienne, sans excepter la fille de Joseph, l'aînée de la maison, l'orpheline, riche ou pauvre, que nous connaissons bientôt avec la permission de Dieu.

Et, tous les membres de la réunion formant cercle autour de Gervais, Corentine et Pierre-Paul répétèrent en trinquant :

— A la famille Roverin et à Clarisse ! . . .

Le maire Mathurin Gillet, surnommé Le Bleu, s'étant approché du notaire, lui avait dit :

— Je crains, monsieur Kermeur, qu'on ne vous fasse perdre un temps précieux ; voulez-vous que je leur crie de se rasseoir ?

— Non ! non, merci, monsieur le maire ; je ressens trop de plaisir à être témoin de ce qui se passe ici. Nos campagnes sont encore bonnes, malgré tout ce qu'on en écrit quelquefois . . .

— Souvent aussi, en revanche, on en écrit trop de bien, répliqua Mathurin Gillet. Je déteste la centralisation, moi, et je n'aime pas les grandes villes ; mais le paysan est homme ; il a ses travers, ses vices, ses préjugés et son orgueil qu'il ne faudrait pas flatter méchamment ; on acheverait de le gâter . . .

Cette grave conversation n'aurait guère été du goût de Blaise Cordon, le maître d'école, qui, se rattrapant aux branches, s'avisait encore de vanter à quelques jeunes gens ce merveilleux Paris où Grégoire Gillet lui-même avait trouvé moyen de faire fortune.

— Paris, dit Brieuc Roverin, l'ancien soldat, Paris plaît trop aux mauvaises pratiques pour être de mon goût. Ce certain Grégoire Gillet dont vous nous parlez était un mauvais sujet, un fainéant et un voleur, je crois ? . . .

— Chut ! parlons bas ! son frère Jérôme et son oncle Mathurin n'auraient qu'à nous entendre par malheur.

Le toast de Corentine mit un terme à tous ces propos et fut suivi de l'invitation de se rasseoir.

On se rassit, on fit silence, et alors enfin le notaire donna lecture des états et des actes dressés par ses soins avec une régularité méticuleuse. En outre, il rendit compte des quinze cents francs de Pierre-Paul confiés à ses soins par Joseph Roverin mourant, lesquels avaient produit une somme totale d'environ quatre mille francs qu'il remit au jeune gars.

— Ceci, dit Gervais, sera pour ton voyage à Paris.

Le Moire et les terrains adjacents d'une part, toutes les nouvelles acquisitions d'autre part, formaient les deux lots principaux qu'il fut inutile de tirer au sort.

Gervais, désireux de conserver pour lui et les siens le patrimoine héréditaire, avait bien calculé que la Petite-Plorée, ancienne propriété du père de Marcelle, et que la Grainée-en-Bois, limitrophe de la Grainée-sur-Coësnon, seraient ce que préférerait Pierre-Paul : aussi dit-il à Corentine en lui amenant son neveu.

— Beau garçon ! bien éduqué ! plus riche que Marcelle, même quand il aura fait la part de Clarisse ; m'est avis que notre gars vaut bien tous les jolis petits messieurs de Paris, et qu'en cherchant sa sœur il pourrait aussi trouver sa femme.

— Dieu vous entende ! murmura Corentine en frémissant.

En ce moment, le facteur rural, qui revenait de la Plantelle, ouvrit la porte et dit :

— Une lettre de Paris pour la mère Morgan, double port !

— Une lettre de Marcelle ! donnez ! donnez !

— Une longue lettre ! s'écria Pierre-Paul, avant mon départ ! O mon oncle, voilà du bonheur !

— Demain, en route ! dit Gervais, et, à la fin des fins, j'espère, mon *piot*, que tu auras la *meilleure part* !

XXXVII.

CRISES NOUVELLES.

La séance avait été fort longue et le dénouement en était enfin connu.

M. Kermeur le notaire et son jeune clerc Aubin Gillet, fils de Jérôme, reprirent le chemin de l'étude. Jérôme lui-même, Blaise Cordon et quelques autres mis en bel humeur par le cidre de Gervais, allèrent continuer la soirée au cabaret de la Fourche en attendant l'heure du souper. Le maire rentra chez lui d'un air satisfait. Bref, il ne resta plus au Moire que les Morgan et les Roverin, tous plus ou moins curieux du contenu de la lettre de Marcelle dont nos lecteurs connaissent un long fragment.

Corentine en parcourut la première page et s'écria :

— Bonnes nouvelles, mes amis ! Écoutez !

Marcelle s'épanchait enfin librement ; toute joyeuse, toute pleine de douces espérances, elle ne se contraignait plus à cacher ce qu'elle avait souffert depuis son arrivée à Paris ; elle faisait avec amour l'éloge de Clarisse :

— « Mal passé n'est que songe ! s'écriait-elle, je suis heureuse, je suis ivre de bonheur ! »

Mais tout à coup, le ton et le style changeaient :

« Qu'est-il arrivé depuis quelques heures ? poursuivait-elle. Mon père m'ordonne de garder encore mes secrets, et je vais être obligée de cacher ces pages, au lieu de les montrer à la bonne Clarisse.

» Je les écrivais pour elle autant que pour vous ; elle y eût trouvé la justification de toute ma conduite ; mais, hélas ! me voici plus triste que jamais.

» Le jour de la majorité de Pierre-Paul est prochain ; qu'il se hâte donc de venir, je l'en supplie, qu'il vienne bien vite, car j'ai peur ! . . . j'ai le cœur rempli des plus sombres pressentiments . . .

Corentine s'arrêta déconcertée, affligée et au regret d'avoir commencé la lecture à haute voix de la lettre de Marcelle.

— Eh bien ! après ? demanda Pierre-Paul d'une voix tremblante.

— Pauvre *piotte* ! murmurait la Bernarde, qui, ayant tout écouté avec une excessive attention, avait été singulièrement frappée du passage où Marcelle comparait le mendiant du pont de la Grainée avec le baron de Minalès.

Gervais faisait la grimace, mais sans partager le découragement général, car il s'était toujours attendu à ne point l'emporter sans lutte sur M. Emilien Durantais. Il avait d'ailleurs ses idées très arrêtées sur ce que devrait faire Pierre-Paul, quand il l'autorisait à consacrer la somme énorme de quatre mille francs à son voyage de Paris.

— Va toujours, femme, va toujours ! dit Jacques Morgan, nous ne sommes plus ici qu'en famille.

— Merci ! dirent les Roverin.

— Nos secrets seront les vôtres, ajouta Corentine.

— Soyez tranquilles, je vous réponds qu'ils seront bien gardés.

Corentine lut donc un dernier paragraphe ajouté le lendemain, et conçu en ces termes :

« Mme Durantais sort de ma chambre. Je ne l'ai plus reconnue. Elle m'a traitée avec une

dureté qui me déconcerte et augmente mes craintes. Comme au temps de mon enfance, elle m'a paru méchante, je dirai même farouche.

» — Elle sait, dit-elle, que j'aime un paysan indigne de mon amour ! Elle sait que mon père est justement irrité de ma longue désobéissance à ses ordres.

» — Je suis, à l'entendre, une hypocrite, une enfant de malheur née pour la honte ou le désespoir de mes parents ! . . . Elle s'était promis, hier de renoncer à me diriger, mais un devoir impérieux l'oblige, *bien malgré elle*, à ne plus reculer, s'il le faut, devant le rôle de *marâtre*.

» Voilà ses propres paroles ; elles avaient l'accent de la menace, et même de la haine.

» La tendresse qu'elle me témoignait, ses larmes, ses caresses, n'étaient donc qu'un jeu ! Elle voulait obtenir de moi par ruse les secrets dont elle vient d'arracher une partie à mon père, que je n'ose même plus questionner, tant il me paraît malheureux et agité de pensées sinistres comme les miennes.

» Je trouverai un prétexte pour sortir avec la femme de chambre ; je tâcherai d'aller visiter la tombe de ma mère, et aussi celle de la mère de Pierre-Paul.

» En tous cas, je saurai bien jeter secrètement à la poste cette lettre à laquelle je ne retranche pas un mot, pour que vous sachiez par quelles alternatives j'ai passé. Ce sera la dernière que vous recevrez de moi.

» O Corentine ! ma bonne nourrice, si Pierre-Paul ne venait point à Paris, n'oubliez pas que votre fille Marcelle est en danger et qu'elle vous appelle encore à son secours ! »

— Mais je pars demain, grâce à Dieu ! s'écria Pierre-Paul frémissant.

— Prudence ! murmura Corentine, prions Dieu de nous inspirer !

— Mon gars ! dit Gervais, retrouve ta sœur, voilà mon premier et mon unique conseil ; c'est elle, je te le dis, qui fera entendre raison à M. et à Mme Durantais !

La Bernarde approuva, comme de raison.

— Voilà une bonne pensée qui ne m'était pas venue à moi, dit-elle d'un ton admiratif.

Pierre-Paul, mon fils, poursuivit l'oncle Gervais, tu n'es pas sot ; j'ai confiance dans ton adresse. Nous avons ici les lettres et les papiers de ton père ; tu les emporteras. Prends le numéro de sa dernière demeure ; tu iras aux renseignements dans le quartier. Il y a une police